

Le chrétien et les technologies : et alors ?

Les technologies font partie de notre vie quotidienne : nous les utilisons tous les jours, sans forcément nous poser de questions à leur sujet. Or, à s'arrêter et à y réfléchir, force est de constater que les technologies actuelles ne sont pas sans soulever des questions éthiques importantes. Ce texte vous propose ainsi de faire une pause pour vous interroger d'un point de vue éthique sur les technologies en elles-mêmes, notre rapport à elles et notre usage de celles-ci. Nous commencerons par esquisser quelques réflexions générales sur le rapport de l'homme aux outils techniques et par dresser un panel des positions de principe existantes face à la technique, avant de faire un zoom représentatif sur deux questions spécifiques : la question du smartphone, comme objet symbolique concentrant les enjeux éthiques du numérique, puis la question du rapport entre la technique et le corps, avec en particulier l'enjeu du transhumanisme.

Réflexions introductives : l'homme face aux outils techniques

C'est une question ancienne : les hommes ont toujours eu un rapport compliqué avec les outils. On peut trop attendre d'un outil, penser qu'il règlera tous nos problèmes, voire l'investir d'une toute puissance quasi salvatrice. On peut utiliser l'outil pour détruire et faire des dégâts. On peut devenir dépendant de l'outil et que celui-ci nous empoisonne la vie au lieu de nous aider. Pour autant, il n'est pas mal en soi d'inventer des outils qui nous simplifient la vie. C'est face à ce sentiment ambigu que nous inspire la technique, fait à la fois de fascination, d'espoir et de crainte, que nous avons voulu mener cette réflexion en la concrétisant autour de deux grands thèmes qui touchent notre quotidien : l'usage du smartphone (comme objet symbolique qui représente bien des questions que posent la technique), et le rapport entre la technique et le corps (ce que la technique fait au corps)

Notons ici que la Bible est assez sobre sur la question des outils. Elle ne s'intéresse pas beaucoup aux questions technologiques (si on la compare avec des textes de la même époque). Elle est en revanche très critique à l'égard des technologies militaires. Régulièrement, par ses prophètes, Dieu invite son peuple à ne pas mettre sa confiance dans ses chars et ses chevaux mais en lui seul. Dieu met plus l'accent sur la justice sociale que sur l'efficacité. L'Écriture critique aussi largement le sur-attachement aux biens matériels qui conduit à négliger l'amour du prochain. Cela vaut aussi pour les dérives technologiques.

Avant d'entrer dans le détail du sujet, notons qu'il existe différentes manières de se positionner face à la technique, allant des inconditionnels de la technoscience aux technophobes ? Voici une catégorisation qui peut être utile :

- **Les libéraux** pour qui il ne faut pas poser d'interdit moral *a priori* et laisser faire le marché tant que ça ne nuit ni à l'individu ni à autrui.
- **Les techno-prophètes** qui nourrissent une véritable foi dans le génie humain, qui s'apparente à une nouvelle religion. Ils considèrent que toute avancée scientifique et technologique constitue un progrès pour l'humanité et que tout problème généré par la technique trouvera une solution grâce à la technique, dans un mouvement qui ne saurait connaître de limites. Cette tendance est illustrée par les adeptes les plus extrémistes du transhumanisme.
- **Les techno-progressistes**, plus modérés, concèdent que les progrès techniques peuvent contenir une menace, mais font confiance à l'humanité pour fixer des limites et savoir établir des barrières. Loin des caprices des milliardaires californiens, le techno-progressisme veut réfléchir à un projet de société qui profite à tous et prend ses distances avec le capitalisme débridé et hégémonique tel que peut le représenter Google. Le techno-progressisme veut garantir un accès universel aux technologies modernes tout en tenant compte des risques sanitaires et environnementaux.
- Pour la technophilie post-moderne et évolutionniste, l'humanité ne doit plus laisser notre nature au hasard puisque depuis que la médecine et les techno-sciences biomédicales nous donnent les moyens de prendre en charge notre destin pour remodeler la nature humaine, nous sommes concernés par les manières dont nous pourrions nous refaçonner nous-mêmes. Cette tendance doit beaucoup à des auteurs comme Teilhard de Chardin et Jean Rostand.
- **Les techno-critiques** sont représentés par la pensée de **Jacques Ellul** qui a consacré l'essentiel de ses réflexions à l'impact de la technique sur nos sociétés contemporaines à travers 3 ouvrages : *La technique ou l'enjeu du siècle*(1954), *Le système technicien*(1977), *Le bluff technologique*(1988). Pour lui, l'homme est devenu l'instrument de ses instruments. La technique, au début simple prolongement du corps de l'homme, est devenue un instrument de maîtrise sur la nature, sur l'environnement et, enfin, sur l'homme lui-même.
- La **techno-phobie** rejette la technique et l'accuse de tous les maux. Elle tient l'automatisation pour responsable du chômage et dénonce les méfaits de l'informatique. On rapproche parfois la techno-critique de Jacques Ellul de la techno-phobie de **Heidegger**. Dans son ouvrage "Essais et conférences", Heidegger développe l'idée que la technoscience accentue le projet de maîtrise et de domination de la nature par l'être humain. Elle n'est qu'en apparence au service de l'homme qu'elle asservit autant que la nature.

Et nous chrétiens, comment nous situer ? Nous le verrons au fil du propos. Mais remarquons déjà que, si la technique peut amener à la fois du progrès et des inconvénients, elle modifie aussi les rapports des humains entre eux et de l'humain à

lui-même, ce qui est un enjeu éthique. Notons aussi que les effets positifs ou négatifs de la technique ne dépendent pas que du bon ou mauvais usage qu'on en fait. Cette affirmation vient contredire ceux disent que la technologie est neutre. Tout progrès technique a un prix à payer : par exemple, nous savons que la révolution industrielle et l'innovation technique ont amené les problèmes sociaux et écologiques que l'on connaît. A cet égard, on peut distinguer 3 impacts de la technique : des effets voulus, des effets non voulus mais prévisibles et des effets imprévisibles. Dernière remarque : il nous faudra être attentif à la finalité de la technique, ou plus exactement aux cas où la technique devient sa propre finalité et n'a donc plus de sens éthique.

Entrons maintenant dans le vif du sujet, avec un exemple concret : celui du smartphone.

I/ Le smartphone : objet symbolique concentrant différents enjeux éthiques

Le smartphone est sur le marché depuis quinze ans et la plupart d'entre nous en faisons désormais usage. D'un côté, cet objet peut être vu comme une œuvre du génie humain dont il se sert pour rester en lien au-delà de la distance ; d'un autre, à l'usage et à la réflexion, la présence soudaine de cet objet dans la plupart des mains et sa captation des regards, pose question et mérite qu'on s'y arrête.

1) Le génie technique de l'être créé par Dieu pour le représenter

Le smartphone est un outil, ou plutôt un outil multiple, comme le couteau-suisse pourrait-on dire, à cette différence près que plusieurs fonctionnalités peuvent être activées en même temps, combinées ou parallélisées. D'un point de vue technique, il s'agit d'un micro-ordinateur, doté d'un écran tactile, d'un microphone, d'un haut-parleur, d'une ou plusieurs caméras. D'un point de vue logiciel, des applications peuvent y être installées, permettant des actes divers et variés : communiquer à distance notamment, en simultané ou en différé, par écrit ou par image, par audio ou par vidéo. On peut ainsi lire ou écrire des textes, visionner des images, des films. On peut également avoir une assistance cartographique pour se repérer dans l'espace et se déplacer ou encore effectuer un paiement. Pour ce faire, on a agrégé dans le smartphone quantité d'innovations techniques et technologiques des siècles passés : comme l'écriture, le calcul, la photographie, mais aussi la métallurgie, la fabrication de plastiques, de verre, de lentilles, ou encore la domestication de l'électricité, des ondes acoustiques, des ondes électromagnétiques, ainsi que la miniaturisation et le stockage de l'information sur composants électroniques. En somme, nous devons aux générations passées quantité de savoirs et savoirs-faire pour pouvoir aujourd'hui avoir entre nos mains un tel objet.

Le smartphone comme moyen de communication

Quand on considère à quelle fin les usagers du smartphone s'en servent, il apparaît que l'activation de ses diverses fonctionnalités répond souvent, directement ou indirectement, au besoin de nourrir un lien avec des personnes ou des communautés. Or, le lien humain peut être conçu comme relevant de l'amour, quand bien même ses expressions sont marquées par le péché, comme le suggère Jésus lui-même (Mt 7.11). Ainsi, l'on peut dresser le constat que le smartphone est très souvent utilisé pour nourrir des liens d'amour, de fraternité et d'amitié entre les êtres humains. Par conséquent, cet usage le valorise et peut nous le faire qualifier d'utile. Le smartphone réduit les effets de la distance spatio-temporelle entre personnes, et ce n'est pas une mauvaise chose. Déjà, on remarquera qu'il n'est pas la première technique humaine à remplir cette fonction. L'écriture manuscrite a longtemps rempli cet office. Ensuite, on reconnaîtra que c'est grâce à cela que la Loi, les prophètes et autres écrits, les évangiles et épîtres, tous ces textes inspirés nous ont été transmis à travers le temps. Par ailleurs, l'écrit a été largement utilisé par les prophètes et apôtres pour communiquer de la part de Dieu à des contemporains inaccessibles à un moment donné, par les épîtres notamment. Que l'être humain se donne des moyens de conservation dans le temps ou de conversation à distance, cela n'est pas nouveau et c'est même précieux. Dieu s'en est servi et il continue de s'en servir. Cela étant dit, on remarquera cependant ceci. Notre Seigneur Jésus, de ce que nous savons de lui, ne s'est jamais servi de l'écrit pour communiquer. Le seul moyen dont il s'est servi pour entrer en relation, c'était le corps qui lui était nativement donné en qualité d'être humain. C'est par son visage, sa voix, son regard, ses mains qu'il est entré en relation. Il n'a usé d'aucune autre interface que celle donnée par Dieu, le corps. Il a pleinement consenti aux limitations spatiales et temporelles que comporte notre existence corporelle qu'il a endossée. Plus précisément, il a usé de son corps-propre, mais également de celui de ses envoyés, ses apôtres. Or, la vie de notre Seigneur est un exemple à suivre, car, pleinement homme et pleinement Dieu, elle vaut appel à marcher sur ses traces (1Co 11.1). Le fait qu'il n'ait usé d'aucune autre médiation que corporelle doit nous inviter à la réflexion, surtout si, pour entrer en relation, nous usons plus massivement de l'interface du smartphone – ou d'autres – que de notre corps.

D'un autre côté, nous avons l'exemple de l'apôtre Paul, qui invite également à être considéré (1Co 11.1). Or, celui-ci, comme Pierre, Jean et d'autres, a usé de l'écrit, en dictant diverses épîtres dont beaucoup ont été conservées dans notre Nouveau Testament. Cela vaut pour nous invitation à ne pas nous priver des moyens techniques disponibles pour communiquer des choses importantes à ceux desquels nous sommes géographiquement éloignés. On notera cependant ici tout d'abord que le moyen technique est utilisé afin de communiquer des choses de valeur. Ensuite, on remarquera aussi – cela est très net chez Paul –, que l'écrit était un palliatif à

l'impossible présence en chair et en os. Régulièrement, Paul écrit parce qu'il est en prison, ou empêché d'une autre manière, et formule son désir d'aller rendre visite à ses amis, ce qu'il ne manque pas de faire lorsqu'il en a l'occasion (voir p.ex. Rm 1.8-15, 1Th 2.17-3.13). De même, ayant conscience de la pauvreté de l'écrit, il croise ses lettres par les nouvelles qu'il peut donner et recevoir par le biais de ses collaborateurs visitant les Eglises auxquelles il écrit (voir p.ex. Col 4.7-9, 2 Co 7). Cela conforte donc le point précédent, à savoir que l'interface relationnelle à privilégier est notre corps donné par Dieu.

Entre l'abstinence du Christ vis-à-vis des moyens de communication faits de main d'homme, et la sobriété de Paul, nous avons le choix. En effet, l'on peut ici relire ce que dit Jésus de lui-même en comparaison avec Jean-Baptiste (Mt 11.2-19) : il y explique que Jean-Baptiste a opté pour une vie d'ascète, de pauvreté radicale tandis que Jésus a opté pour une vie sociale foisonnante, et de fête. Et tandis que leurs contemporains ont été déçus des deux, le premier étant perçu comme marginal et le second comme excessif. Or, répond Jésus, en chacun des deux la sagesse est manifeste. Aussi, alors que beaucoup suivent le mouvement de s'équiper en smartphone, cela sert probablement la révélation de la sagesse de Dieu sous bien des formes, qu'il demeure dans l'Eglise des Jean-Baptiste, des personnes qui n'usent d'autre interface que leur visage, leurs mains, leur voix, dont Dieu les a dotés dans sa sagesse et sa puissance. Quel que soit notre appel personnel sur cette question, une chose est sûre, si je n'ai pas l'amour, je ne suis rien. Aussi, quel que soit le chemin que nous empruntons, c'est en disciple du Christ qu'il nous faut le faire, c'est-à-dire animés concrètement d'une attention et d'un amour radical envers ceux qui nous entourent.

L'ambivalence de l'objet : outil apprécié et invasif

Pour qui use du smartphone pour envoyer et recevoir des courriers, de courts messages, des notes vocales, des vidéos, réagir à du contenu, etc., il est d'un intérêt clair : il permet d'être en lien sans avoir à se déplacer, et ainsi être en lien avec davantage de personnes qu'il ne serait possible corporellement avec les contraintes de temps et d'espace que nous rencontrons.

Cependant, cela peut s'accompagner de perturbation dans les relations entre les personnes corporellement présentes en un même lieu. Cela est dû au fait qu'un appel, un message ou toute autre information entrante, lorsqu'elle est notifiée par un son, une vibration ou un signal lumineux, capte l'attention de la personne à qui appartient le smartphone considéré, et est aussi remarquée des autres personnes présentes. À la manière du facteur que l'on voit passer déposer du courrier dans la boîte aux lettres, ce qui conduit à se demander ce qu'il a bien pu y déposer et qui nous a envoyé du courrier. C'est un phénomène dont tout un chacun peut faire l'expérience : un smartphone sur la table, écran visible, interrompt, quand bien même ce ne serait que très brièvement, la conversation en cours. Et il en va de même lorsque le smartphone

sonne, tinte, ou même simplement vibre dans la poche. À chaque fois, une ou plusieurs personnes quittent la présence qu'elles offrent aux autres présents pour l'offrir à un autre qui se manifeste par notification sur ce terminal qu'est le smartphone.

De l'importance de la présence corporelle

Être capable de donner des moments d'entière présence à un autre présent est peut-être l'un des plus beaux cadeaux qu'un être puisse donner à un autre. On le voit dans le ministère de Jésus-Christ : il sait faire abstraction de la foule qui l'enserme, faire abstraction des attentes d'un père dont la fille est gravement malade, pour entrer en relation privilégiée avec une femme en souffrance depuis douze ans et qui, recherchant de l'aide, le touche dans le dos (Lc 8.40-56). Et comme la vie de notre Seigneur vaut aussi appel à marcher sur ses traces, savoir nous-mêmes agir de même et offrir notre présence concentrée à une personne présente fait donc partie de notre vocation de disciple du Christ.

Ainsi, donner à nouveau des moments de présence entière requiert de savoir user des fonctionnalités de désactivation des notifications, du mode silencieux, et du mode avion. En effet, lorsque le paramétrage natif du smartphone est tel que les notifications, sonneries, vibrations ou autres signaux sont activés, il a une propension à nous avertir ou, pourrait-on tout aussi bien dire, nous déranger. Un peu à la manière d'une série de personnes qui tambourineraient au fil des minutes à la porte d'un lieu, sans se concerter et sans respect des personnes qui s'y trouvent et de ce qui s'y vit. Or, l'apôtre Paul nous a donné ce principe : « Tout m'est permis, mais je ne me laisserai pas asservir par quoi que ce soit. » Parce que tout ce qui a été créé pour l'usage de l'homme est soumis et doit rester soumis à l'être humain. À sa manière, Jésus a vécu quelque chose de semblable, à mesure que sa notoriété croissait. Pourtant, il a tout fait pour se donner (Mc 1.35), donner à ses plus proches (Mc 9.2-10), et donner à ceux qu'il rencontrait (Mc 8.22-26), une présence entière.

Les fruits du don de notre attention aux personnes présentes

Plusieurs fruits spirituels peuvent mûrir avec une telle discipline. Premièrement, en mettant des limites à cet objet connecté sur l'extérieur, nous faisons le choix d'accepter notre corporéité, en tant qu'elle nous assigne à un lieu et un moment à la fois. Ce qui est une manière d'accepter notre condition d'être créé en résistant à celui qui veut nous faire croire que nous pouvons vivre comme Dieu en cessant d'être homme (Gn 3.1-5). C'est donc la vertu d'humilité qui grandit alors.

En second lieu, quand nous choisissons de renoncer pour un temps à ceux qui ne sont présentement pas là pour offrir notre présence aux présents, se forge alors en nous la vertu d'attente, qui est l'art de vivre tendu vers une rencontre et un partage à venir. Consulter sur mon smartphone notifications et messages après coup, en différé, c'est

une occasion de cultiver tout à la fois la présence au présent et l'attente. Or ces vertus participent de l'amour pour la présence, et de l'espérance pour l'attente, qui sont des vertus cardinales de l'existence chrétienne (1Co 13.13).

Troisièmement, nous pouvons aussi tirer parti de cette situation pour cultiver la prière et la confiance en Dieu. Par exemple, alors que la conversation dans laquelle je suis me fait penser à quelqu'un dont je me soucie, je peux interrompre la conversation pour passer un coup de fil à cette personne ou lui écrire un message. Mais je peux aussi dans mon cœur simplement élever une prière au Père pour cette personne, sans interrompre la relation privilégiée avec celui auprès de qui je me trouve corporellement.

Et c'est sans compter les fruits pour la personne qui est au bénéfice d'une telle attention. Car être l'objet d'une attention concentrée sur soi, non partagée à d'autres, c'est vivre un moment où l'on est personnellement aimé. C'est à chacun de ses disciples, un à la fois, que Jésus a lavé les pieds de ses mains, non à tous à la fois au jet d'eau (Jn 13). Et l'évangéliste de préciser qu'il s'agit là d'un amour extrême, suprême (Jn 13.1). On notera en outre que Jésus, en plus de leur parler, a usé de ses mains pour leur dire son amour.

Enfin, la relation ainsi vécue porte des fruits. Ce n'est pas pour rien que le quatrième évangéliste peut se désigner dans l'Évangile comme « le disciple que Jésus aimait ». Il le savait d'expérience, car Jésus, par sa présence attentive, attentionnée, offerte, lui avait montré qu'il l'aimait. Et marqué par cela, Jean a pu prendre le parti de l'existence d'autres évangiles, pour nous montrer quant à lui, toute la qualité que Jésus mettait dans sa présence aux autres.

Le défi du collectif

La question se pose également à l'échelle collective. Lorsque, par exemple, dans les transports en commun, chacun baisse les yeux, rivé sur son smartphone, il n'y a pas cet espace de commune présence et de disponibilité aux êtres et aux événements qui se trouve lorsqu'on lève les yeux et que l'on peut rencontrer le regard des autres. Chacun de ceux qui ont le regard tourné vers l'écran de leur smartphone a tendance à être présent et disponible d'une façon privilégiée aux contenus qui se donnent à lui via cette interface personnalisée. Et cependant, dans une certaine mesure, elle fait écran entre lui et ses voisins. Entre les visages, elle est, pourrait-on dire, une *interface* qui empêche l'avènement d'échanges de regards.

Or, ce phénomène participe de la logique de l'idolâtrie. En effet, si la Loi et les prophètes condamnent l'idolâtrie, c'est certes parce que l'on prête à une création de l'être humain – une statue ou un smartphone – une vie qu'elle n'a pas (Es 44.9-22), et parce qu'on lui consacre un temps, une énergie et une attention exagérée, au vu de ce qu'on devrait consacrer à Dieu, qui a un prestige que cette création technique ne

doit pas avoir (Es 42.8). C'est également parce que Dieu a déjà donné à l'être humain une image du divin à respecter, une icône de lui-même, qui fasse signe vers Dieu et qui, à ce titre, doive recevoir une certaine vénération (Ps 8). Or cette image de Dieu, c'est l'être humain lui-même, mâle et femelle (Gn 1.27). Ainsi, ce qui empêche structurellement que l'on agisse avec amour envers soi-même ou envers son voisin, cela est une idole, et doit à ce titre être brisée, ramenée à son statut de création humaine, à laquelle nous ne devons, en elle-même, aucun respect (voir l'exemple de Jésus en Mc 2.23-27 avec une autre institution sociale alors omniprésente). Sur terre, seules les icônes de Dieu, que sont les êtres humains, méritent du respect (1Pi 2.16-17). Si donc le smartphone comme objet est valorisé au point de ne plus permettre de voir l'être humain en face de nous dans sa commune humanité et dans la singularité de son histoire et de son aujourd'hui, alors il sera une idole.

Que peut-on faire ? Personnellement, il est possible d'offrir de sa présence, disponible à ce qui peut advenir de l'être ensemble en un même lieu, et disponible à ce que l'Esprit peut en faire. Cela peut se faire radicalement par l'absence de smartphone, dans l'esprit d'un Jean-Baptiste, ou par un usage strictement réglé de son smartphone, dans l'esprit de l'apôtre Paul. Collectivement, certains œuvrent ensemble pour une information et une politique de vraie santé publique dans ce domaine. Ainsi *Lève les yeux*, qui se présente comme « collectif pour la reconquête de l'attention ». Sur un plan ecclésial, il est aussi possible de créer des espaces et des moments de déconnexion où l'on se défait de ses smartphones (comme de nos revolvers à l'entrée d'un saloon), pour proposer des temps de plus grande attention les uns aux autres et à Dieu.

Nous avons jusqu'ici particulièrement insisté sur l'importance de la présence aux autres, et sur le fait de veiller à ce que le smartphone ne nous coupe pas de vraies relations. Mais le smartphone et son usage posent d'autres questions éthiques, notamment celle de l'addiction et celle de son coût énergétique.

Smartphone (écrans) et addiction : quel(s) risque(s) ?

L'addiction est avant tout un problème d'ordre médical, même si elle peut aussi être considérée comme une maladie spirituelle. Quel que soit son objet, l'addiction se définit comme la perte de contrôle d'un objet qui était à l'origine une source de gratification pour l'utilisateur. Il existe 9 critères pour définir une addiction, mais les critères les plus discriminants pour le diagnostic sont :

- _ la perte d'intérêt à d'autres activités que les écrans,
- _ la préoccupation (être souvent absorbé par les écrans, même lorsqu'on n'en utilise pas),
- _ mentir à propos de sa pratique des écrans ou la dissimuler,

_risquer de perdre des relations ou des opportunités importantes à cause de l'usage d'écrans.

A voir tous ceux qui sont comme accrochés à leur smartphone, on pourrait craindre un phénomène important d'addiction. Mais une étude récente (étude Médiamétrie-OPEN) a montré qu'une telle addiction est relativement rare parmi les adolescents et les adultes: 1,7 % des 300 participants. Ceci dément une croyance souvent entendue que la majorité des utilisateurs des écrans auraient une « addiction ». Mais ce résultat encourageant est à contrebalancer avec un autre résultat de cette même étude, à savoir que 44,7 % des personnes ont au moins l'un des neuf critères d'addiction. Par exemple, en moyenne, les Français passent 36h de leur temps libre devant un écran. Il existe même aujourd'hui un nouveau terme : la nomophobie, contraction de « no mobile phobia ». Cela désigne une forme de pathologie liée aux technologies modernes, notamment au smartphone et à la peur excessive d'en être séparé. La personne redoute alors de ne pas être en mesure de communiquer, de perdre sa connexion, de ne pas pouvoir accéder à l'information ou de renoncer à son confort. Une équipe de chercheurs a aussi montré qu'il était plus facile, pour une majorité de sujets soumis à l'expérimentation, de se priver de manger ou de relations sexuelles, plutôt que d'être privée de connexion internet et d'un accès aux réseaux sociaux. (Hofmann,Voh, Baumeister.2012)

Autrement dit, la proportion de personnes véritablement atteintes d'addiction est pour l'instant faible, mais la proportion de personnes rencontrant des problèmes liés à leur usage d'écrans est importante, quasiment une personne sur deux. Il y a donc quand même des raisons d'être inquiets, du moins vigilants, notamment chez les plus jeunes. En effet, 87 % des 10-15 ans déclarent posséder un smartphone, dont 65 % depuis l'entrée en classe de sixième, d'après la dernière étude Médiamétrie-OPEN. Chez les jeunes, bannir le smartphone n'est pas la solution dans la mesure où il s'agit d'un outil d'intégration sociale à l'adolescence et que, pour marquer leur indépendance, les jeunes ont tendance à transgresser les interdits. Mais des règles claires peuvent être fixées :

- instaurer des zones sans écrans à la maison (à table, dans sa chambre) et pourquoi pas une journée par semaine sans smartphone pour toute la famille,
- installer un panier pour les smartphones de tous les membres de la famille la nuit, loin des chambres
- désactiver les notifications de ses applications du smartphone pour limiter les sollicitations intempestives

En lien avec la problématique de l'addiction au smartphone vient aussi la problématique de notre temps de cerveau disponible. En effet, les données disponibles sur les deux derniers siècles montrent que les machines domestiques ou professionnelles, en diminuant considérablement notre temps de travail, ont augmenté

massivement notre temps disponible, notre temps en heures mais aussi notre temps mental disponible. Mais, depuis que nous sommes accaparés par les écrans, notre disponibilité mentale diminue. Or, la moitié du cortex cérébral humain est consacrée à l'analyse du monde visuel qui nous entoure (Bear, Connors, Paradiso, 2007,p.279) et, si nous n'en usons pas en gestionnaires avisés, l'omniprésence des écrans nous rend passifs et dépendants de cette source inépuisable de notifications et d'images. En 2010, l'Insee montrait qu'en France la moitié du temps mental disponible (temps qui n'est consacré ni aux besoins physiologiques, ni au travail, ni aux tâches domestiques, ni au transport) était capté par les écrans. Le smartphone est l'exemple le plus emblématique de ce transfert d'attention, qui vient confisquer notre temps de cerveau disponible quand bien même nous sommes en train de parler avec des amis ou que nous nous promenons dans la nature. Lors de nos déplacements à pied, nous croisons les autres piétons , absorbés par la consultation de leur smartphone, inattentifs à leur environnement et qui encombrent la voie comme des corps à la dérive, justifiant le nom de *smombies* qu'on leur a donné(contraction de *smartphone* et *zombies*). La captation de notre temps de cerveau disponible par les écrans inhibe notre attention aux autres et notre disponibilité pour eux, ce qui rejoint ce que nous disions plus haut. Il inhibe de ce fait aussi notre imagination et notre créativité. Mais cela va plus loin et peut même être dangereux : la consultation du smartphone en conduisant est impliquée dans une collision mortelle sur 10 et multiplie par 23 le risque d'accident.

Avec cette problématique de l'addiction et du temps de cerveau disponible accaparé, on peut craindre qu'aujourd'hui le smartphone soit devenu une nouvelle idole. Une idole, c'est ce qui prend la place de Dieu, c'est ce que l'on a fabriqué soi-même et qu'on adore, qu'on investit de grands pouvoirs, ce en quoi on met sa sécurité et dont on ne peut se passer. Alors remettons le smartphone à sa juste place, et Dieu à la sienne !

Enfin, cet accaparement de notre cerveau par les écrans n'est pas sans conséquence sur la santé, notamment par le biais du sommeil. Le *Baromètre de santé publique France* publié en 2019 indique que les adultes français dorment moins que les 7h préconisées pour une bonne récupération. Cette extension de l'insomnie touche également les enfants pour lesquels le sommeil est particulièrement nécessaire pour la construction de leur cerveau : ainsi, à l'âge de 5 ans, le temps de sommeil nécessaire pour un développement physiologique optimal est de 11h1/2. Plus tard, les adolescents sont encore plus touchés par ce phénomène. Une étude américaine a montré que 40 % des jeunes de 13 à 18 ans dorment moins de 7h par nuit alors qu'il en faudrait 9h. Or, la cause principale de cette extension de l'insomnie est due aux écrans : télévision, jeux vidéo, ordinateurs, tablettes et surtout les smartphones. (Keyes et al.2015) Les ados ne sont pas seuls concernés puisqu'une étude de 2016 a montré que la moitié des jeunes adultes consultaient leur smartphone au moins une fois par nuit.(Rosen et al.2016). Les personnes qui ont un ordinateur ou

un smartphone dans leur chambre dormiraient en moyenne 47 minutes de moins que les autres, justifiant le nom qu'on leur donne de « dormeurs sentinelles ». Or, on sait que les perturbations du sommeil entraînent une baisse de nos compétences et de nos capacités intellectuelles et émotionnelles. La présence permanente des écrans sollicite de façon addictive notre temps de cerveau disponible. Une enquête de 2016 a montré que les sondés consultaient en moyenne plus de 221 fois leur smartphone, soit une fois toutes les 6 minutes. On comprend donc que le temps de sommeil puisse constituer un risque de rater quelque chose !

2) Les outils connectés et leur coût énergétique

Nos données personnelles sont stockées dans des Data center, immenses, au cœur de nos centres villes (130 Data Center en 2017 pour plus de 100 000 serveurs), ce qui, à l'heure écologique, pose une sérieuse question éthique¹. Les Data Center stockent des milliards de nos données (photos, vidéos, mails...).

Prenons l'exemple d'un selfie. L'acheminement de cette photo représente, en énergie, la consommation « de 3 ou 4 ampoules basse consommation de 20 watts allumées pendant une heure ! » Sans compter le stockage sur les serveurs 7j/7, 24h/24, et le refroidissement de ceux-ci. Or, « il y a 2 milliards de comptes Facebook (autant de comptes WhatsApp et consorts...) sur lesquels, chaque jour, sont postés, entre 5 et 10 selfies ! »² Cet exemple permet de comprendre pourquoi chacun de ces centres engloutit, chaque année, la consommation d'une ville moyenne (entre 20 000 et 50 000 habitants)³. En 2013, la Commission européenne estimait, qu'à son échelle, la consommation énergétique atteindrait, en 2020, 104 milliards de kilowatts (électricité de fonctionnement des serveurs et refroidissement de ceux-ci)⁴.

Même si Apple et Amazon ont annoncé que l'énergie de fonctionnement était 100% verte, une grande partie de ces Data Center fonctionnent au nucléaire (problème des déchets) ou au charbon, avec un rejet conséquent de CO₂ dans l'atmosphère. L'économie concurrentielle dans laquelle évolue le numérique conduit certes à des innovations techniques, à l'image du système équipant l'AM3 d'Amsterdam⁵.

¹ Question soulevée par le rapport de la Fédération Française du Bâtiment (FFB).

² <https://www.google.com/amp/s/information.tv5monde.com/info/energie-les-data-center-au-coeur-de-la-nouvelle-donne-mondiale-187014%3fam>

³ https://www.lemonde.fr/planete/article/2013/07/01/les-centres-de-donnees-informatiques-gros-consommateurs-d-energie_3439768_3244.html

⁴ Un internaute moyen consomme 365 kWh d'électricité pour son activité en ligne et utilise 2900 litres d'eau par an ! Cf <https://information.tv5monde.com/info/energie-les-data-center-au-coeur-de-la-nouvelle-donne-mondiale-187014>

⁵ Deux puits pompent l'eau fraîche d'aquifères à 180 mètres de profondeur. Après avoir été filtrée, elle permet de refroidir à 25 °C en moyenne l'air des salles de serveurs grâce à des échangeurs. L'eau chaude peut servir à chauffer d'autres espaces. Le reste est stockée, avant d'être refroidie par l'air dès que la température extérieure tombe en dessous de 2 °C. Puis, elle est renvoyée dans les aquifères. Ce système n'est pas sans poser quelques questions, notamment au vu des risques sismiques. Cf les tremblements de terre à Vendenheim-Reichstett fin 2020.

Il convient peut-être de faire connaître ces bonnes pratiques comme le suggérait le rapport Villani : « Les pouvoirs publics doivent agir pour le verdissement de la chaîne de valeur et accompagner l'industrie du cloud européen dans le sens de sa transition écologique. Certains acteurs sont déjà exemplaires en matière d'optimisation de l'utilisation de l'énergie. Il est important de diffuser ces bonnes pratiques à l'ensemble du secteur. Un label pourrait être mis en place afin de valoriser les solutions les plus exemplaires »⁶. Mais la solution est bien dans la réduction de la production de nos données (comme pour les déchets) et aussi dans leur gestion. Le protestantisme, dans ce domaine également, veut promouvoir une saine sobriété.

Or, la 5G, en cours de déploiement en France via le géant chinois Huawei (SFR et Bouygues Telecom) et les européens Nokia et Ericsson (Free et Orange), ne va pas dans le sens de la réduction de la production des données mais tend au contraire à les augmenter significativement : développement des objets connectés (domotique), multiplication des abonnements aux plateformes de vidéos à la demande (temps de latence réduit à rien), lancement de la voiture autonome, de la télémédecine et de la chirurgie à distance et des usines intelligentes⁷... Selon certains spécialistes, avec ses trois fréquences différenciées⁸, la 5G pourrait multiplier par trois la consommation d'électricité du secteur numérique (responsable d'ores et déjà de 3,5 à 4% des émissions mondiales de gaz à effet de serre). Et contraindra les utilisateurs à changer leur téléphone. Sans se défier de la technologie, ne peut-on pas considérer la 5G comme le produit même d'une « société de l'accélération », selon la formule du sociologue Hartmut Rosa ? Une société qui refuse la lenteur, refuse de « perdre son temps ». Or, il n'y a pas de temps « perdus ou morts », comme le relève la psychanalyste et philosophe Hélène L'Heuillet⁹. Les interstices, les transitions, les coupures, les retards, les temps d'attente..., sont vitaux : ils sont autant de respirations pour chacun.e. De vrais temps « sabbatiques » ! La commission estime que la 5G peut être questionnée tant dans ce qu'elle dit de notre course effrénée au temps que dans ce qu'elle révèle de notre rapport à la Création.

Nous avons choisi de nous focaliser sur le smartphone comme outil technique représentatif de bien des technologies aujourd'hui. Tout en soulignant le génie humain et ce qu'apporte cet objet, nous avons relevé les défis éthiques qu'il soulève : entre autres, celui de notre capacité à être présent aux autres, celui du risque d'addiction et de menace pour la santé, enfin, celui de son coût énergétique.

⁶ C. Villani, *Donner un sens à l'Intelligence Artificielle*. Mission parlementaire de septembre 2017 à mars 2018, PDF en ligne, p. 20.

⁷ Robots dotés d'I.A. capables de gérer la maintenance des machines industrielles et d'assurer le transfert des marchandises. Cf « La Corée du sud reçoit 5 sur 5G », *Libération*, 14/07/2020, p. 17.

⁸ 2,4 GHz, comme la 4G, le temps que le réseau soit mis en place ; 3,4-3,8 GHz pour les usagers ; 26 GHz pour les objets connectés et la télémédecine.

⁹ *Le débat de midi*, France Inter, 9/07/2020

Nous voulons maintenant nous intéresser à une deuxième problématique, à savoir l'interaction entre la technique et le corps, ou ce que la technique fait au corps.

II/ Le corps humain à l'ère des biotechniques : bio-conservateurs contre techno-prophètes transhumanistes?

Que l'homme doive s'améliorer n'est pas une idée nouvelle pour les chrétiens, et le christianisme, religion de l'incarnation, a toujours pris soin des corps et cherché à les guérir. Plus encore, le « transhumanisme » est pratiqué depuis longtemps sans qu'on en ait conscience : la plupart des retraités, et pas seulement eux, partagent aujourd'hui la condition de Cyborg (implants dentaires, prothèses de hanche, stimulateurs cardiaques, lunettes, prothèses auditives, etc.) Les enfants conçus par fécondation in vitro se comptent par milliers. Nul, bientôt, ne pourra envisager de vivre sans l'intelligence artificielle d'un téléphone portable. Le sport en est une bonne illustration avec ses records sans cesse battus grâce aux progrès technologiques des différents matériels et à l'utilisation plus ou moins avouée de produits hormonaux ou anabolisants. Mais la question éthique suivante se pose : l'être humain, qui est un être créé et non fabriqué, peut-il dominer sa propre nature, voire procéder à son perfectionnement ? Mais de quel perfectionnement parle-t-on ? De l'augmentation de ses capacités physiques ou de son élévation morale ?

1) Un nouveau rapport au corps

Il y a aujourd'hui dans nos sociétés riches, une explosion à la fois de l'offre et de la demande de techniques corporelles (de la chirurgie esthétique à la « PMA pour toutes ») qui viennent déborder, dépasser, ébranler le cadre classique de la médecine de soin et de réparation du corps (prothèses de toutes sortes qui vont des lunettes jusqu'au cœur artificiel). Cette explosion de la volonté de changer de corps ou de ne pas être limité aux possibilités naturelles de son corps pose non seulement un problème moral pour les chrétiens et d'autres mais aussi un problème social. Toute une série de questions se pose : jusqu'où est-il moralement et socialement souhaitable de modifier, d'utiliser le corps humain, le sien, celui d'autrui ? Doit-on faire tout ce qui est techniquement possible ? Répondre à toutes les demandes ? Le corps humain est-il manipulable à souhait ? Peut-on modifier ses gènes ? Dire que « mon corps m'appartient » m'autorise-t-il moralement et socialement à le mettre à disposition d'un tiers (cf. la gestation pour autrui) ? La conception et l'enfantement doivent-ils rester « naturels » où y a-t-il une place, et laquelle, pour une aide technique à la procréation ? Peut-on disposer du corps de l'embryon humain pour la recherche ? Quel statut lui donne-t-on ? Dans une société individualiste dont le mot d'ordre est « c'est mon

choix », comment réguler, poser des limites qui puissent être reconnues par tous ? Mais n'est-il pas légitime de vouloir améliorer la condition humaine en améliorant son corps ? Quel mal y aurait-il à vouloir augmenter la puissance, la capacité d'agir de notre corps. Ceux qui s'y opposent sont-ils condamnés à être des bio-conservateurs qui mènent une lutte d'arrière-garde face à ceux qui veulent être des bio-acteurs de leur vie ? Enfin doit-on avoir peur de ceux qui veulent pousser jusqu'à l'extrême l'usage des techniques pour repousser les limites de l'humain créé, les transhumanistes, ces techno-prophètes qui annoncent "la mort de la mort" par les moyens des biotechnologies et du numérique ? On pourrait ici reprendre la phrase prophétique (au sens de techno-prophète) de Jean Perrin, prix Nobel de physique en 1926, à qui l'on doit la création de la Caisse nationale des sciences, qui deviendra le CNRS, rapportée par Gérald Bronner (Gérald Bronner, *Apocalypse cognitive*, 2021, puf, p.86) : « ...les hommes libérés par la science vivront joyeux et sains, développés jusqu'aux limites de ce que peut donner leur cerveau... »

2) **Réflexions autour du corps aujourd'hui**

a. **Vers un nouveau rapport au corps, non plus reçu, mais construit**

Qu'est-ce qu'un corps humain ? C'est ce qui nous constitue, en cette vie, en tant que personne humaine singulière. Ce corps n'est pas d'abord une construction humaine, mais un don de notre Créateur. Mais voilà, si notre corps est une source de jouissance, qui nous remplit de reconnaissance, il est en même temps une source de souffrance. Car nous éprouvons en lui les effets du péché originel : maladie, handicap, vieillissement et mort. La grande séparation d'avec notre Créateur nous laisse tous plus ou moins blessés dans notre corps et notre esprit. Certains le sont plus que d'autres, leurs souffrances suscitent en nous un grand pourquoi ? Dans une perspective chrétienne, les effets de ce mal ne sont pas à expliquer mais à combattre par une présence et un amour en action. La guerre de 1914-18 a été l'occasion, terrible, de grands progrès dans la chirurgie réparatrice, pour les « gueules cassées » et la mise au point de prothèses. Mais ces réparations et ces prothèses étaient un pis-aller. Or on est passé aujourd'hui, avec la chirurgie esthétique, à une demande de mieux-aller, voire d'aller vers une nouvelle identité par la technique.

D'autant que, la première chose qu'on voit de nous, c'est notre corps en particulier notre visage. Cette manifestation corporelle de notre présence aux autres a été perturbée par une épidémie qui nous a obligé à nous masquer et à nous distancier physiquement et nous avons vécu cette précaution légitime, comme anormale et perturbante à juste titre. De façon étonnante, pendant la crise de la Covid la demande de chirurgie esthétique a augmenté avec le télétravail y compris pour les hommes ! Apparemment pour certains le fait de se voir à l'écran a suscité un malaise, et un besoin de corriger son visage par rapport à ce qu'on considère comme des défauts. Les femmes sont particulièrement exposées aux normes numériques du « beau visage ». On parle même de "visage instagram" pour qualifier cette nouvelle norme.

« Le mariage de la révolution numérique et de la médecine esthétique a donné naissance à un «idéal inhumain », regrette la philosophe britannique Heather Widdows, professeure à l'université de Birmingham, au Royaume-Uni, et autrice d'un livre sur le culte contemporain de la beauté, « Perfect Me » (Princeton University press, 2018 non traduit). Heather Widdows, alerte sur une : «épidémie» d'anxiété liée à l'image du corps: «Ce que nous voyons, c'est une génération anxieuse, désespérée, obsédée par l'apparence. C'est un vrai problème de santé publique.» (*Le Monde*, 16 juillet 2022). Derrière cette attention excessive à l'apparence, et ce qui semble un culte du corps, il y aurait donc une angoisse et un désespoir créés par la pression normative du regard social, qui appellent d'abord notre compassion.

Dans ces interventions sur le corps. Il est impératif de distinguer des degrés entre un « prendre soin de soi » « normal » et une attention excessive à l'apparence corporelle. Le problème c'est quand la technique est mise au service d'une création d'identité, où la personne façonne un corps idole, qui la déshumanise, plutôt que de recevoir son identité de Dieu dans son corps et son esprit.

Dans les troubles de l'identité sexuelle, on peut se demander si les innovations techniques de la chirurgie plastique et des traitements hormonaux ne sont pas venus favoriser, voire créer l'idée, que nous serions tout-puissants pour choisir notre sexe. Ces fantasmes viennent se heurter à la réalité des limites de notre corps.

b. Le corps instrumentalisé souffrant et humilié dans sa dignité

Le télétravail, qui a été un gain pour certains a suscité une épidémie de troubles musculo-squelettiques (maux de dos...) et une enquête a montré que 45 % des télétravailleurs étaient en détresse psychologique¹⁰, principalement à cause de l'isolement et de la difficulté à se déconnecter. Le transhumanisme assimile le corps humain à une machine mais l'humain n'est pas et ne veut pas être traité comme une machine, « on n'est pas des machines ! » est un cri de protestation courant dans le monde du travail. L'humain victime d'une servitude volontaire, tente de travailler au rythme des machines qui ne s'arrêtent jamais. Le corps humilié proteste par ses souffrances et fait échec à ces rêves de dépassement perpétuel. L'humain est mis sous pression par le culte de la performance et de l'urgence¹¹, et la crainte d'être remplacé par des machines l'inquiète et l'humilie.

c. Un corps fragile dont il faut prendre soin

Avec une population vieillissante, le soin du corps dans sa vulnérabilité devient un enjeu éthique majeur : prendre soin du corps d'une personne c'est prendre soin de la personne elle-même. Les techniques médicales peuvent contribuer à un meilleur soin

¹⁰ « Le télétravail nuit-il à la santé? », article disponible sur le la-croix.com

¹¹ Nicolas Aubert, le culte de l'urgence, la société malade du temps, Flammarion

des corps et des personnes et nous pouvons rendre grâce à Dieu qui a donné l'intelligence aux médecins, aux chercheurs, aux ingénieurs qui ont imaginé des techniques, pour mieux prendre soin de notre corps dans sa fragilité. Cela ne veut pas dire qu'il est toujours aisé d'accepter l'ajout d'un artifice à son corps (prothèse, greffe, etc.). Et même quand la technique est acceptée et accueillie avec reconnaissance, elle ne fait pas tout, ce soin passe par les personnes.

Or les métiers du soin aux personnes ne sont pas rémunérés et valorisés à la hauteur du service rendu. Grande est la tentation de remplacer la présence de personnes par des robots-relationnels, d'autant que face à une personne en état de démence il est plus simple d'envoyer un robot dépourvu d'affect.

De plus, les progrès techniques peuvent avoir des effets pervers, maintenant en vie, sans espoir de restauration, des personnes qui autrement seraient décédées. On peut rendre grâce pour les progrès du diagnostic qu'ont permis la numérisation et l'intelligence artificielle (IA). Mais croire qu'on va résoudre tous les problèmes médicaux par l'exploitation des "big data" (données informatiques collectées à très grande échelle) et la biotechnologie, sans tenir compte des personnes, c'est placer une confiance excessive et déshumanisante en la technique. Le transhumanisme pousse au bout cette logique d'ingénierie du corps. Les promesses transhumanistes d'une vieillesse sans dommage, voire de « la mort de la mort » sont des espérances trompeuses. Cela nous ramène aussi à la question du juste rôle de la médecine, d'abord prendre soin des personnes, réparer les corps et les restaurer avec l'aide de la technique et l'aide de Dieu. Ambroise Paré disait « *Je le pensai Dieu le guérit* ». Mais la médecine doit d'abord ne pas nuire, rester bienveillante et humaine, respecter la personne dans son intégrité physique et morale en particulier la personne vulnérable. Elle ne doit pas se laisser détourner de sa mission par une volonté humaine démiurgique de créer ou de recréer un être humain. Bien loin de ces fantasmes transhumanistes, se pose aujourd'hui la question de la pénurie des moyens humains et matériels, du coût du soin, des priorités, qui sont des choix politiques et humains auxquels aucune technique ne peut se substituer. En nous rappelant que les Eglises chrétiennes ont été à l'origine de la création des hôpitaux, nous pouvons, à notre niveau et à celui de nos Eglises, poser un certain nombre de questions : Quelle place faisons-nous dans notre société et dans nos communautés à l'accueil et à l'accompagnement des personnes fragiles et vulnérables ? Comment valoriser l'accueil de notre corps créé y compris dans sa fragilité ? Comment accueillir et parler à ceux qui cherchent leur identité dans des pratiques de modification corporelles ?

3) **Les transhumanistes : ces techno-prophètes d'un corps "augmenté"**

a. **Qu'est ce que le transhumanisme ?**

Le préfixe latin “trans” exprime l’idée de traverser, de passer au-delà, d’où l’idée de dépassement. Le premier à utiliser le mot est Julian Huxley : « L’espèce humaine peut, si elle le souhaite, se transcender elle-même; nous avons besoin d’un nom pour cette nouvelle croyance, peut-être le terme de transhumanisme conviendrait-il? »

Cette mentalité transhumaniste est déjà présente dans l’eugénisme théorisé par Alexis Carrel dès 1935 qui propose « d’améliorer » scientifiquement la race humaine, en ne la laissant plus au hasard de l’évolution mais par une sélection génétique des “meilleurs”. Ce rêve de « surhomme » se développe sur fond d’une crainte de “dégénérescence raciale”, de l’émergence d’un « sous-homme ». On en trouve trace dans l’eugénisme de Jean Rostand.

Cette idée d’amélioration de l’espèce humaine se retrouve dans *le “human enhancement”* des transhumanistes. Gérard Klein définit ainsi *“le human enhancement”* : “ je traduirais volontiers ce terme anglais d’*“enhancement”* par amélioration, ici de l’humain, mais aussi par extension, dépassement, ou encore augmentation, comme on parle de réalité augmentée.”¹² Le transhumanisme est un mouvement culturel et intellectuel international qui prône l’usage des sciences et des techniques afin d’améliorer la condition humaine notamment par l’augmentation des capacités physiques et mentales des êtres humains.(Wikipédia) Le transhumanisme s’appuie sur les avancées de l’intelligence artificielle et de la biologie pour promettre l’abolition de la vieillesse, des maladies et de la mort et l’apparition d’une nouvelle humanité.

Voilà une évolution qui nous pose problème !

Le développement important des technologies NBIC (Nanotechnologies, Biotechnologies, technologies de l’Information et sciences cognitives) est apparu aux transhumanistes comme une opportunité historiquement unique de mettre en œuvre leurs idées. Ils ont été encouragés dans cette tendance par la célèbre loi de Gabor qui indique que tout ce qui peut être fait, tôt ou tard la science le réalise. Mais certains scientifiques démontrent à quel point les affirmations et prétentions des transhumanistes sont basées sur des hypothèses non encore démontrées scientifiquement et s’apparentent plus à un acte de foi !

b. Le désir de l’avènement de l’Homme Dieu

Le transhumanisme est donc un mouvement qui défend l’idée de transformer voire dépasser l’homme pour créer un post-humain, ou un trans-humain, aux capacités supérieures à celles des êtres humains actuels. Cette transformation peut s’envisager

¹² Jean-Noël Missa et Laurence Perbal, *Enhancement, éthique et philosophie de la médecine d’amélioration*, Vrin 2009, p.42

au niveau individuel, mais aussi au niveau collectif, conduisant alors à une humanité nouvelle. Différentes facultés de l'être humain seraient concernées : physiques ou mentales et cognitives. Fusionner l'ordinateur et l'homme, devenu alors tout-puissant après l'avoir soustrait au vieillissement et à la mort. Bref, un projet de dépassement des finitudes humaines, un projet de l'avènement de l'homme-Dieu. Ambition ou illusion et fantasme ? Pendant que certains s'appesantissent sur cette question, les humains continuent à mourir. C'est pourquoi des transhumanistes chevronnés proposent soit de les congeler pour attendre un monde meilleur, soit même de ressusciter les morts !

Ray Kurzweil, ingénieur en chef de Google, théoricien du transhumanisme, prédit le moment du dépassement inéluctable de l'intelligence humaine par celle de la machine, moment qu'il nomme « singularité » par analogie avec la singularité en mathématiques qui correspond à un point où un objet mathématique ne peut plus être défini. Cette évolution technologique hypothétique, où le possible qui s'ouvre est vertigineux, Kurzweil la place d'une façon arbitraire en 2045.

Nées de la convergence des technologies NBIC, les promesses transhumanistes mobilisent des financements privés considérables en particulier de ceux qu'on nomme les GAFAM (Google, Apple, Facebook, Amazon et Microsoft). Les espoirs issus des technosciences NBIC conjuguent donc de manière délibérée le contrôle toujours plus poussé de la nature par la science et la promesse de toujours plus de profits pour les grandes entreprises. Un événement est venu alimenter les fantasmes: un ordinateur a réussi à battre les meilleurs joueurs d'échecs et ceux de go ; il n'en faut pas plus pour affirmer qu'une intelligence « post-humaine » est à portée de main. Est-ce que, pour autant, notre conscience, nos pensées pourront être mises dans une puce ? La société OpenAI a livré au monde une nouvelle intelligence artificielle spectaculaire, le chatbot ChatGPT, capable de mimer presque à la perfection des discussions entières, ou de répondre à des questions complexes en produisant des textes qui semblent tout droit sortis d'un cerveau humain. Cette nouvelle avancée ne manque pas d'inquiéter, ce type d'IA ne faisant pas, à ce jour, la différence entre les informations fiables et les informations douteuses, ce qui définit la menace épistémique.

« L'intelligence artificielle peut être un danger épistémique parce qu'elle peut générer des informations convaincantes mais fausses. Cela pourrait remettre en question notre compréhension du monde ou même mettre en danger la validité de notre savoir. Cela a suscité des inquiétudes quant à la possibilité d'utiliser l'IA pour diffuser de la désinformation ou manipuler les croyances des gens. » Le comble est que cette phrase a été générée par cette IA en lui posant cette question : *« En quoi l'intelligence artificielle est-elle un danger épistémique ? »* En fait, ChatGPT n'est pas programmé pour répondre à des questions, mais pour produire des textes crédibles, tellement crédibles qu'il a pu mystifier des spécialistes !

Techniquement, ChatGPT est un algorithme, basé sur des technologies développées à partir des réseaux de neurones et de l'apprentissage profond, capable de calculer la probabilité d'une séquence de mots à partir de l'analyse d'un corpus de textes préexistants. Son but n'est pas de produire une information fiable mais d'offrir une réponse captivante. Ainsi, d'un mal pourrait naître un bien pour l'éthique intellectuelle en favorisant la nécessité d'analyser plus finement les informations qui nous sont livrées pour débusquer les « fake news ».

Ainsi donc, ChatGPT vient confirmer notre ambivalence face à l'IA : il suscite en nous l'admiration pour la prouesse technique réalisée mais vient aussi nous questionner sur notre aptitude à discerner les fausses informations. Loin de marginaliser la place et le rôle de l'homme, il le replace au centre en montrant que sa réflexion reste prépondérante et inégalée !

Dès que l'on s'intéresse au cerveau, les questions posées sont particulièrement complexes. Clairement, le cerveau ne saurait se limiter à une puce. Il possède une structure qui est à la fois précise et extraordinairement compliquée, ainsi que des propriétés et des fonctions éminemment dynamiques qui le rendent modifiable en permanence. Il est capable de s'adapter à n'importe quelle situation imprévue dont il est informé par les organes des sens : la vue, l'ouïe, le goût, l'odorat et bien sûr le toucher, **ce qui n'est pas possible à un ordinateur.**

c. Le transhumanisme n'est pas une science mais une religion gnostique

Les promesses du transhumanisme n'ont rien de scientifique et le transhumanisme partage avec la gnose antique combattue par les premiers chrétiens l'idée d'un salut par le savoir et une haine du corps créé¹³. Or, bibliquement, le problème de l'homme n'est pas la finitude mais le péché, c'est-à-dire la rébellion contre Dieu, le fait de vouloir se faire dieu au lieu de s'accepter comme créature. Et par ailleurs, le christianisme, religion de l'incarnation, valorise le corps et ne nourrit pas de haine à son égard. La bonne nouvelle c'est que nous sommes libérés du péché non par la technique mais par le don de Dieu en Christ, qui nous promet aussi un nouveau corps à la résurrection. Pour certains commentateurs, *“Le transhumanisme, c'est vouloir remplacer Dieu fait homme par l'homme-dieu, c'est vouloir établir le Christ avant le Christ en instaurant l'Antéchrist”*¹⁴. Et n'oublions pas non plus que le Christ s'est dépouillé en revêtant notre nature humaine vulnérable et nous, nous ne pensons qu'à nous équiper pour être toujours plus performants !

¹³ Jean-Gabriel Ganascia, Le mythe de la singularité, faut-il craindre l'intelligence artificielle?

¹⁴ Bertrand Vergely

Pour aller plus loin sur le transhumanisme :

- Alexandre Moatti, *Aux racines du transhumanisme*, Ed. Odile Jacob
- *Le transhumanisme : une anthologie*. Hermann Philosophie.2020
- Yannick Imbert, *Rechercher l'immortalité : folie ou réalité? Le défi du transhumanisme*, Editions Farel

— Karsten Lehmküler, *La théologie face à l'amélioration de l'homme*, Revue d'éthique et de théologie morale 2015/4 (n°286), p.123-140.

Mais, au-delà des promesses mirifiques des transhumanistes, d'un avenir technologique radieux avec où sans l'humain, on peut observer le développement d'un transhumanisme ordinaire qui prétend dépasser les limites de la condition humaine. Par exemple la PMA pour couples de femmes en refusant et dépassant le cadre donné par Dieu pour enfanter, l'union d'un homme et d'une femme, est déjà du transhumanisme (Olivier Rey) et pour James Hughes, sociologue, les transsexuels sont des « troupes de choc du transhumanisme »¹⁵

4) **Bio-conservateurs ou bio-acteurs ? Bio-conservateurs !**

Le Créateur a donné à l'humanité le commandement de « soumettre » et de « cultiver et de garder » la création qu'il a reçue. C'est ce que les théologiens appellent le « mandat culturel », et c'est notamment au nom de ce mandat culturel que les êtres humains ont développé des techniques et outils, la science, etc. Notons déjà que le commandement de soumettre n'a rien d'une domination tyrannique ; il s'agit de maîtriser, en bon représentant de Dieu, comme lieu-tenant. Et s'il s'agit de maîtriser, il s'agit donc aussi de ne pas devenir esclave ! Et notons aussi que cultiver, faire fructifier, est complété et équilibré par la notion de garder.

La question qui se pose est la suivante : qu'en est-il de ce mandat culturel quand les biotechniques ne sont plus simplement des instruments extérieurs à l'humain, de transformation de son environnement, mais qu'elles ont un pouvoir de transformation de l'être humain lui-même, par exemple l'usage des hormones sexuelles pour « changer de sexe » ?

Par rapport à la puissance de ces biotechniques, qu'est-ce que cultiver et garder sa propre nature pour l'être humain ? C'est d'abord cultiver une juste relation au Dieu créateur, à son prochain, et à soi-même, y compris notre corps qui est « pour le Seigneur ». Gardons-nous des faux techno-prophètes de leurs promesses mensongères. Aucune technique ne peut nous permettre d'être « comme des dieux », de nous libérer du mal. La seule espérance qui ne trompe pas est celle que nous donne Dieu qui nous

¹⁵ Citizen Cyborg: *Why Democratic Societies Must Respond to the Redesigned Human of the Future*

promet que nous serons un jour libérés de tout mal. Dans cette attente le Seigneur ne nous appelle pas à la passivité mais à être des acteurs au service de notre prochain, des “*bio-conservateurs*”¹⁶, qui encouragent le développement de techniques visant au bien-être de l’homme en respectant sa nature créée.

5) **Le problème des limites de la médecine : quel espace pour notre responsabilité ?**

Il nous faut maintenant nous poser la question éthique précise suivante : quels sont les critères qui nous permettent d’accepter ou de refuser un projet concret d’amélioration du corps humain ?

a. Le souci pour le corps de notre prochain vulnérable

On peut considérer d’une part, les domaines où les chercheurs visent à soulager, améliorer, les conditions de vie humaines que ce soit en pharmacologie, en chirurgie, en génétique, en robotique, qui poursuivent des projets thérapeutiques visant à traiter une souffrance ou un handicap, ou des projets visant à éviter certaines maladies comme les vaccins qui s’adressent à des personnes saines et représentent une thérapie anticipée pour éviter des souffrances futures ; qu’il faut distinguer des projets visant à “augmenter” l’homme et qui aboutissent à une domination de l’homme sur l’homme.

b. Ne pas devenir le créateur de l’autre

En ce qui concerne le projet d’amélioration génétique, la foi chrétienne pose la différence fondamentale entre la créature et le Créateur. On ne saurait donc devenir le créateur de l’autre¹⁷. Ainsi un projet qui viserait une programmation génétique de la génération suivante poserait un réel problème à la fois éthique et théologique, indépendamment de toute question médicale concernant les effets collatéraux, effets hors cible qui invitent à la plus grande prudence.

c. La question de la justice et de la hiérarchisation des projets de recherche

La recherche dans le domaine de l’homme augmenté représente un investissement financier colossal dans lequel les GAFAM se sont déjà lancés, eu égard aux bénéfices escomptés. Il est évident que de telles techniques sophistiquées ne seront accessibles qu’à une élite.

¹⁶ Nous devons ce néologisme à un étudiant, Thomas Rolland, lors d’un cours de bioéthique à l’Institut Biblique de Nogent.

¹⁷ Pour ces pistes de travail, nous avons largement emprunté à la réflexion de Karsten Lehmkuhler (Faculté de théologie protestante de Strasbourg), opus cit

Notre système de santé connaît des ressources financières limitées et la mise à disposition des techniques médicales doit pouvoir bénéficier à tous, y compris aux plus démunis.

De tels projets d'amélioration de l'humain pourraient paraître indécents en regard des besoins de certaines régions de la planète où les soins médicaux de base ne sont même pas assurés !

d. Le risque d'une humanité à deux vitesses

La recherche concernant l'amélioration des conditions de vie de l'homme représente un coût financier exorbitant. La mise à disposition des applications technologiques ne sera vraisemblablement pas à la portée de tous, avec accroissement des inégalités sociales telles que nous les connaissons déjà, aboutissant à une humanité à deux vitesses avec, d'un côté, une élite de nantis et de l'autre, une majorité de laissés pour compte. La fracture numérique que nous connaissons en est une préfiguration qui vient aggraver la fracture sociale déjà existante.

e. L'enjeu écologique

La concurrence et la course aux profits auxquelles se livrent les groupes qui investissent dans les nanotechnologies laissent peu de place à la préservation et la sauvegarde de la création. La surexploitation des ressources (minerais, terres rares) aboutit à un appauvrissement de la planète. Le recueil, l'exploitation et le stockage des données représente une consommation énergétique considérable qui ne profite qu'à quelques uns mais coûte à tous et surtout aux populations les plus défavorisées déjà exposées en priorité aux conséquences du réchauffement climatique.

f. Que signifie améliorer? Nous appelons à la prudence

Peut-on tracer une frontière nette entre *une médecine réparatrice qui restaure l'œuvre du Créateur en respectant l'intention de l'Artiste* (John Wyatt) et une médecine qui outrepassse ses droits en se posant comme créatrice d'une nouvelle humanité ? Le recours à l'assistance médicale à la procréation pour les couples de même sexe sort clairement du plan du Créateur, mais quelle frontière tracer par exemple entre une chirurgie plastique réparatrice et une chirurgie esthétique qui dépasserait les limites de la nature créée ? En dépit de ces situations frontières nous maintenons que la distinction entre une médecine qui soigne et une médecine qui prétend améliorer ou augmenter l'humain reste une distinction moralement éclairante et socialement pertinente, en plus de tous les critères donnés ci-dessus.

g. Un regard théologique sur le corps

Tout ce que nous venons de voir sur ce que la technique fait au corps doit être resitué dans une perspective théologique afin de nous donner des pistes de discernement. A cette fin, nous recourons au schéma classique : création- chute- rédemption. Ces trois temps ne sont pas à considérer de manière purement linéaire même s'ils se suivent : les données créationnelles restent valables aujourd'hui malgré leur dépassement par la rédemption, les conséquences de la chute sont toujours là malgré la rédemption.

La création : les deux premiers chapitres de Genèse nous enseignent des choses précieuses pour notre propos. Ils nous rappellent premièrement que nous sommes des créatures, et non le Créateur ; il n'y a qu'un seul Créateur, c'est le Dieu unique et trinitaire ; il s'agit dès lors, spirituellement et éthiquement, d'accepter profondément cette condition de créature que Dieu qualifie de « très bonne », de refuser toute tentation de toute puissance ou de se prendre pour Dieu. Il est bon d'être simplement une créature ! Les limites, notamment corporelles, liées à notre condition de créature ne sont pas un problème. Il est même sage de les respecter. Par exemple, le commandement du sabbat, du repos, renvoie comme justification à l'exemple même de Dieu en Genèse 1 qui s'est reposé le septième jour. L'être humain n'a pas été créé pour travailler 7j./7. Genèse 1 et 2 nous apprennent aussi que nous avons été créés corps et âme, à la fois tirés de la terre et animés par le souffle de Dieu. A cet égard, le récit biblique s'oppose à toute forme de dualisme qui opposerait le corps et l'esprit, qui mépriserait le corps, ou qui considérerait que le corps empêche le développement de la vie spirituelle. L'être humain est un tout, et il peut louer et servir son Dieu par l'entière de sa personne. Enfin, le récit de la création pose le fondement de la dignité absolue de tout être humain et de l'égalité de tous les êtres humains entre eux par le fait mystérieux que nous avons été créés « en image de Dieu ». Tout ce qui porte atteinte à la dignité de l'être humain ou à son égalité de principe est fermement condamné par la Parole.

La chute : le récit de Genèse 3, à travers la manducation par le couple fondateur du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, introduit une rupture fondamentale dans l'histoire de l'humanité. Il y a un avant et un après. Car le couple fondateur a voulu se prendre pour Dieu au lieu d'accueillir joyeusement sa condition de créature, désormais le monde et l'humanité ne tournent plus comme ils devraient tourner. C'est une triple rupture : entre Dieu et l'humanité, entre les hommes, et entre l'homme et la création. Le mal et le péché ont des conséquences sur tout, et notamment sur nos corps : de là viennent les maladies, tous les handicaps et

malformations, toutes les dysphories de genre, et finalement la mort. La mort n'est à cet égard pas un phénomène naturel mais moral/spirituel : elle est directement le salaire du péché, et ici-bas personne ne saurait y échapper, ce qui peut nous rassurer par rapport aux prétentions transhumanistes. Dieu ne permettra pas à la folie transhumaniste de se réaliser. La mort est désormais une limite absolue posée aux prétentions de l'être humain. Du péché vient aussi la difficulté que nous avons à nous accepter, notamment dans nos corps : Adam et Eve ont désormais honte d'être nus. Du péché viennent aussi tous les maux dans nos relations et dans nos sociétés : les atteintes à la dignité, les injustices, les idolâtries, etc. Depuis Genèse 3, nous passons un temps, une énergie et des moyens considérables à essayer de réparer les effets du péché ou d'en limiter les conséquences. Ce qui n'est pas mauvais en soi : nous sommes reconnaissants pour les progrès malgré tout possibles fruits de la grâce commune de Dieu : progrès de la médecine, invention de machines faisant un travail pénible à notre place, etc. Mais d'une part ces gains sont limités, nous n'arriverons jamais à abolir toutes les conséquences du péché, et d'autre part, ces « progrès » sont eux-mêmes entachés par le péché : violences de l'abus de pouvoir de l'homme envers ses semblables, qu'il s'agisse du médecin envers son patient, de l'homme envers la femme ou vis à vis des plus faibles (enfants, personnes âgées, handicapés, etc.), déshumanisation de l'être humain progressivement remplacé par les machines parfois élevées au rang d'idoles, menaces que l'usage abusif des techniques fait planer sur la création toute entière.

Ainsi, Genèse 3 nous dit clairement que le problème de l'humanité est le péché, c'est-à-dire la désobéissance à Dieu et la volonté d'indépendance par rapport au Créateur, et donc que la seule vraie solution n'est pas technique mais spirituelle : celle d'une réconciliation avec Dieu qui permet aussi de nous réconcilier avec les autres, avec nous-mêmes et avec la création.

La rédemption : La bonne nouvelle c'est que l'histoire biblique ne s'arrête pas à Genèse 3. Dans son amour, Dieu n'abandonne pas l'humanité pécheresse mais il œuvre pour lui donner une solution. Déjà, dans sa grâce commune, Dieu limite les conséquences du péché, permet malgré tout que quelque bien soit possible, fait pleuvoir sur les bons et sur les méchants, et maintient ce monde. En ce sens, nous pouvons avoir confiance que Dieu ne laissera pas notre monde partir complètement à la dérive, et qu'il fera tomber les idoles comme la technique à un moment ou à un autre. Mais surtout dans sa grâce spéciale il apporte progressivement le salut. Il s'incarne lui-même en la personne de son Fils pour venir mourir à notre place, payer ainsi le salaire du péché, et nous offrir le nouveau départ dont nous avons besoin par la réconciliation avec Dieu. Que Dieu se soit incarné, ait consenti à habiter un corps et des limites humaines, donne une plus grande valeur à notre corps et au respect que nous lui devons. La vie du Christ nous enseigne aussi sur le style de vie et les valeurs que nous sommes invités à avoir pour que ce monde redevienne tel que Dieu le

désire. Surtout, la mort et la résurrection du Christ nous donne une grande espérance : celle de la défaite du mal, du péché, et de la mort. Mais ici, il faut distinguer deux temps : le temps entre la première venue du Christ et la seconde, et le temps du retour du Christ et de l'établissement visible du royaume de Dieu. Nous sommes dans le premier temps, et dans ce temps, le royaume de Dieu s'accomplit essentiellement de manière invisible, par l'Esprit. Ainsi, si des miracles sont possibles, c'est encore le temps de la vulnérabilité de nos corps, de la souffrance et de la mort. Le péché, les idoles et leurs effets sont encore là et nous devons encore lutter contre. Mais Dieu nous fait aussi des promesses étonnantes, par exemple celle de faire de nos corps le Temple de son Esprit. Quelle valeur là encore à nos corps limités et souffrants ! Dieu nous donne aussi une ferme espérance, notamment à nos corps : celle qu'un jour nous recevrons un corps ressuscité, que la mort ne sera plus et que nous aurons la vie éternelle en sa présence. On pourrait ici dire que, par la résurrection des corps et la vie éternelle, les chrétiens sont eux aussi des transhumanistes, puisque les transhumanistes visent aussi l'immortalité. Et pourtant, il y a tout un monde entre le désir transhumaniste et l'espérance chrétienne. Dans le transhumanisme, c'est l'homme qui, par ses propres forces, sans Dieu, cherche à atteindre l'immortalité ; c'est un peu comme l'épisode de la tour de Babel, vouloir atteindre Dieu sans Dieu ; d'autant que le transhumanisme ne règle en rien le vrai problème de l'humanité, à savoir le péché ; or on sait que Dieu en Genèse interdit l'accès à l'arbre de vie à Adam et Eve puis limite l'espérance de vie des êtres humains pour limiter le péché ; vouloir l'immortalité sans changer le cœur de l'homme est une pure folie. L'espérance chrétienne en la résurrection vient, au contraire, de Dieu et de son initiative, en ayant préalablement réglé le problème du péché à la croix et au jugement dernier. La résurrection est un don, elle n'est pas, comme les transhumanistes la présentent, quelque chose qu'on arrache par la violence.

La vie outillée, rêve ou cauchemar ? Conclusion générale

Au terme de ce parcours où nous avons essayé de donner des critères de discernement éthique par rapport à la technique, autour de l'exemple du smartphone et de ce que la technique fait au corps, quel regard porter, quels sentiments avoir ? Sans doute un regard et des sentiments ambigus, un mélange de tristesse et d'espoir.

Tristesse voire désespoir parce que nous nous rendons bien compte que dans notre monde sécularisé on ne peut imposer aucune limite au nom d'une quelconque transcendance, à l'expansion sans fin de la technique : tout ce qui est techniquement possible sera sans doute un jour fait. Tristesse de voir des relations virtuelles prendre le pas parfois sur les relations réelles. Tristesse aussi parce qu'à travers le transhumanisme une nouvelle religion sans Dieu est en train d'advenir où l'âme serait remplacée par une intelligence artificielle et le corps réduit à une machine

biochimique reprogrammable par modification de l'ADN. Les chrétiens ne sont pas les seuls inquiets. Pour certains, l'humanité est exposée à de possibles catastrophes anthropologiques depuis que la science a perdu sa fonction normative, depuis qu'elle est devenue technoscience, que nous sommes entrés dans la postmodernité et le nihilisme.

Espoir aussi car certains proposent un humanisme renouvelé qui laisserait la place à une technologie que l'homme contrôlerait sans se laisser dominer par elle. Ce néo-humanisme consisterait en la préservation de ce qui constitue notre nature humaine, à savoir la vulnérabilité et la compassion, ce qui rejoint des valeurs chrétiennes. Espoir aussi car de tout temps les chrétiens ont eu à cœur l'amélioration de la santé et des conditions de vie de leurs frères humains. Cet espoir légitime n'est pas l'espérance de la libération ultime que Christ seul apportera : la rédemption de notre corps. A cet égard, la révélation biblique nous met en garde contre l'illusion que l'homme puisse se mettre à la place de Dieu et se sauver lui-même en dépassant sa finitude. Les protestants évangéliques que nous sommes restent aussi attachés à la notion de la grâce commune de notre Seigneur qui s'exerce sur tous, au-delà de nos désirs, de nos mérites, de nos imperfections et de nos limites. Cette grâce commune, nous le croyons, met des limites au mal que l'homme est capable de faire.

Tristesse ou espoir... Dans tous les cas, le chrétien est invité à la responsabilité. La Bible n'invite pas l'homme à rester passif devant le déroulement de l'histoire, elle l'invite à être collaborateur de Dieu dans la construction du bien, tout en étant conscient de ce qui est possible ou pas dans un monde encore déchu.

Nous avons déjà donné un certain nombre de critères éthiques pour l'action, mais redisons les principaux : refus de l'idolâtrie, le souci pour les corps fragiles et ses besoins, la lutte contre la souffrance, la dénonciation de l'injustice, le respect de l'ordre créationnel, la protection des plus faibles et la prudence.

Nous voudrions terminer notre propos par quelques interpellations :

- Ne soyons ni effrayés ni fascinés par la puissance des outils techniques
- Levons les yeux, élevons nos cœurs
- Ouvrons les yeux, tendons les mains vers le Seigneur et vers notre prochain
- Mettons tout simplement en pratique le critère de l'amour de Dieu et du prochain

Ne soyons ni effrayés, ni fascinés par la puissance des outils techniques

Ce serait leur attribuer un pouvoir qui n'appartient qu'à Dieu, ce leur serait attribuer une vie propre, en faire des idoles. Tout outil créé par la main du pécheur est ambivalent, source de bienfaits ou de méfaits. Plus les outils sont puissants, plus leur usage doit être prudent. Nous appelons donc à une sage évaluation sans tomber dans une frayeur technophobe et antiscientifique qui n'honorerait pas les bienfaits que

Dieu nous apporte par la main et l'intelligence qu'il donne aux humains.

D'un autre côté, nous appelons les chrétiens, volontiers technophiles par rapport aux technologies de l'information et de la communication, à ne pas tomber dans l'addiction, à ne pas se laisser envahir par elles, à ne pas en faire des idoles mais à les garder au service de la communion et non de la calomnie et de l'invective. Nous les invitons aussi à en faire un usage modéré en prenant conscience de leur coût humain et écologique. Reconnaissons que nous avons tous à faire un effort pour nous arracher à ces peurs et cette fascination envers les promesses mensongères des faux prophètes transhumanistes : « vous serez comme des dieux ».

Levons les yeux, élevons nos cœurs

Alors élevons nos cœurs vers le Seigneur qui seul peut nous libérer de nos peurs et de nos idoles car le Christ à la croix a terrassé toutes les puissances et les autorités. Mettons notre espérance en Dieu qui accomplit son plan de salut et nous donnera un corps nouveau à la résurrection.

Ouvrons les yeux, tendons les mains vers le Seigneur et notre prochain

Tendons les mains dans la prière et tendons les mains vers les plus petits et les plus vulnérables. Aucune machine ne remplacera le contact humain. Ne fermons pas non plus les yeux sur celui qu'on opprime, et réclamons justice pour ceux à qui on fait violence, au nom d'une rationalité économique qui se pare des atours de la science et de la puissance de la technique.

Mettons en pratique le critère de l'amour de Dieu et du prochain

Le critère de l'amour est le critère suprême du discernement : toutes ces techniques et leur usage nous amènent-elle à nous tourner davantage vers Dieu avec reconnaissance ? Ou en devenons-nous dépendant au point d'oublier de faire confiance à Dieu ? Contribuent-elles à nous faire grandir dans l'amour du prochain, où à nous en détourner ? Nous en servons-nous en individualistes, indifférents à l'intérêt de notre prochain ? Revendiquons-nous une autonomie qui est en réalité une rébellion contre l'ordre du créateur ? Ou en usons-nous avec modération, avec le sens de notre responsabilité envers notre prochain et la création ? C'est parfois les deux. Que celui qui n'a jamais péché nous jette le premier smartphone ! Reconnaissons nos fautes et nos erreurs car Dieu fait grâce ! Mais faisons l'effort, avec l'aide de Dieu, de veiller et de discerner ce qui, dans l'usage personnel et social des outils techniques à notre disposition, est conforme au critère de l'amour de Dieu et du prochain.